



ALICE SEGAFREDDO

Université Paris Nanterre, France

 <https://orcid.org/0009-0004-9285-7227>

« Forcer les portes de l’institution littéraire »* : style et réception de *La Québécoise* au Québec et en Italie

“Forcer les portes de l’institution littéraire”: Style and Reception of *La Québécoise*
in Québec and in Italy

Abstract

In order to fully comprehend the vast extent of Régine Robin’s knowledge, one must engage with all of her works. Spanning across various genres including essays, critiques, history, linguistics, and sociology, her body of work is a blend of everyday-life experiences and historical events. However, her literary style enables readers to discern the intricacies of this complex figure. By examining her novel *La Québécoise* and the relationship Robin established with the literary institution in Québec, we can form hypotheses on why its reception was controversial and limited. The novel’s style serves as a significant introduction to literature and, as an author included in the category of “écritures migrantes”, Robin critiques the meaning of the concept, revealing its essentialism and exposing its underlying biases. This analysis then shifts focus to the Italian reception of Robin’s work, and the possibility for her novel to gain recognition in Italy.

Keywords: Régine Robin, *La Québécoise*, migrant literature, reception, Italy

Pour apprécier le vaste spectre de connaissances et la poétique singulière de Régine Robin il faudrait lire la totalité de ses œuvres : essayiste, critique, linguiste, historienne et sociologue, Robin a produit des ouvrages analytiques tissant aussi des liens avec ses expériences personnelles, témoignant de sa perspective poétique où vie, œuvre et Histoire se veulent étroitement liées. En effet, dans une grande partie de sa production intellectuelle, la réflexion sur la littérature et sur le langage découle de quelque fait ou événement de son passé :

* (Robin, 1999, p. 28).

ayant dû « renoncer très tôt au yiddish, sa langue vernaculaire, pour le français » (Delbart, 2005, p. 69), Robin (1999) s'est intéressée aussi au nomadisme linguistique de Franz Kafka (*Kafka*, 1989) — elle se dit d'ailleurs « une allophone d'origine française » (p. 32) ; partant de considérations sur la langue et la mémoire des aïeux d'écrivains juifs, dans *Le Deuil de l'origine. Une langue en trop, la langue en moins* (1993) elle affirme que « le texte moderne est animé par la conscience de la perte, mais aussi par la fascination de l'étrangeté linguistique » (Delbart, 2005, p. 69) ; le souvenir de la figure de son père devient le prétexte pour raconter une « histoire autre » (*Le Cheval blanc de Lénine ou l'Histoire autre*, 1979), l'histoire « des exclus, des marginaux, mais aussi de la masse, qui ne trouvent pas l'écho de leurs "voix" dans l'Histoire racontée dans les manuels et les traités » (Goldman, 2007, p. 37). Robin s'interroge aussi sur la possibilité d'une fabrication de l'identité et du soi dans le rapport avec les villes et leur histoire littéraire : l'exploration de l'altérité peut se concrétiser alors dans un questionnement sur l'évolution de certaines métropoles à l'heure de leur transformation accélérée — *Berlin Chantiers* (2001), *Mégapolis : Les derniers pas du flâneur* (2009) et *Le Mal de Paris* (2014).

On peut toutefois avoir accès à une compréhension complète de la figure complexe qui a été Régine Robin en lisant son roman, *La Québécoise* (1983) : c'est en effet en tant qu'écrivaine que Robin permet au lectorat de percevoir l'éclectisme de sa perspective poétique et intellectuelle et l'ampleur de sa culture. La gamme de références convoquées dans le texte¹ est telle que, dans *La Québécoise*, Robin (2011) instaure un dialogue avec un « lecteur impossible » (p. 286), mettant de la sorte en discussion la possibilité même de l'existence d'un pareil narrataire. Il en découle que l'écrivaine est la « seule [à avoir] l'expérience requise pour comprendre l'ensemble des références et allusions qu'elle a placées dans son texte » (Papillon, 2014, p. 80).

À partir de ces considérations, on essaiera de comprendre les raisons pour lesquelles l'écrivaine a fait l'objet d'une réception conflictuelle au Québec, voire minimale en milieu international, et d'une 'non-réception' en contexte italien.

Le lecteur impossible et le statut d'inachevé de *La Québécoise*

Publié en 1983, *La Québécoise* décrit les tentatives de l'alter ego de Robin d'écrire un roman, dans une mise en abyme qui traduit la nécessité de rétablir l'ordre d'une réalité éclatée. Ce faisant, Robin abouti à une « poétique . . . de

¹ Lamontagne (2004) trace un schéma détaillé des sources où Robin puise pour son roman dans *Le roman québécois contemporain : Les voix sous les mots*.

la banalité» (Robin, 2008, p. 84) : une fois installée au Québec, Robin note et enregistre les fragments de cette même réalité. Il s'ensuit une écriture hybride, se manifestant notamment à travers la technique du collage, moyen choisi pour « fictionnaliser l'inquiétante étrangeté que crée le choc culturel, d'autant plus grand chez [elle], qu'il avait lieu dans une langue commune » (Robin, 2019, p. 207) — le français.

Ainsi, au niveau textuel, de longues listes et énumérations juxtaposant références littéraires et éléments du quotidien recréent sur la page l'étrangement qui hante la protagoniste-auteure par le biais du dispositif de l'intertextualité. Par conséquent, la notion de lecteur implicite joue un rôle primordial : il s'agit, par les mots de Robin, du « narrataire implicite », ayant « le savoir implicite pour décoder les messages culturels (etc.) du texte » (Robin, 1999, p. 31–32). Pour son roman *La Québécoise*, Robin (1999) en identifie trois : le « français du type “je me souviens” de Georges Perec » (p. 32), se transformant ensuite en un lecteur juif comprenant les références au faux messie Shabbatai Zevi, qui à son tour devient un québécois qui a vécu l'époque référendaire. Ainsi, « la littérature [étant] souvent un débat avec ses multiples identités » (Robin, 1999, p. 32), on découvre que le lecteur implicite devient un « lecteur impossible » (Robin, 2011, p. 286) parce que incarnant trois narrataires différents.

De plus, au niveau linguistique, un démantèlement de tout repère à l'intérieur de « la langue » est mis en place à travers le procédé linguistique de la différence derridienne : Robin questionne la notion même d'une langue homogène, et cela par le truchement d'une configuration plurilingue du texte — l'étrangement devient aussi une étrangéisation des codes linguistiques. Robin s'engage donc dans une véritable « quête d'une *position de langage* . . . , qui se concrétise de différentes façons dans l'œuvre » (Frédéric, 1991, p. 494).

Une de ces modalités prend la forme d'un fil qui se tisse le long du roman :

Le trouble du nom propre lorsqu'il se perd — lorsqu'il change — lorsque le signifiant quotidien, la marque, l'insigne, la signature changent. Le mien nouveau sonne comme la mer traversée et la mère perdue. Le seul lien, le seul pays, ma mère. Toi perdue, à nouveau l'errance. (Robin, 2019, p. 63)

On retrouve ici plusieurs noyaux narratifs et stylistiques de l'écriture de Robin, tels que le questionnement sur la nature des signifiants et le lien entre langue et identité. Toutefois, Robin semble vouloir recréer chez le lecteur la sensation de l'exil non pas en tant qu'éloignement du pays d'origine, mais comme exclusion du pays d'arrivée : on assiste à une pratique de « traduction inachevée », où « le texte se donne comme le centre nerveux d'un réseau de communication infini », tandis que « l'écriture s'expose comme un déploiement de codes qui s'entrecroisent, créant des effets de parasitage constant » (Simon, 1994, p. 177). La façon dont Robin applique le principe de différence dans son texte met en lumière

l'intention de l'auteure de ne pas arriver à une synthèse simplificatrice du riche éventail associatif que ces « différences » créent dans l'esprit de ceux qui les perçoivent ; la synthèse des éléments du récit est plutôt un moment offert au récepteur de l'ouvrage, puisqu'il trouve sa réalisation dans l'esprit du lecteur. Le résultat de cette démarche étant un processus traductif qui peut demeurer expressément inachevé, on a affaire à une définition d'hétérolinguisme² comme mise en scène des langues en tant qu'altérité, en tant qu'étrangères (Suchet, 2014, p. 76–79). C'est ainsi que « les zones interlinguistiques, l'espace "entre", devient un lieu de création culturelle, qui exprime le caractère inachevé et transitoire des identités » (Simon, 2002, p. 235).

Ce statut d'inachevé révèle en effet les conflits et les tensions qui structurent le texte, permettant ainsi au lecteur de percevoir le manque provoqué par une « identité introuvable » (Robin, 2019, p. 223), dont les accumulations de signes — l'excès de représentation — est le symptôme. Ces tensions multiples génèrent un degré de signification supplémentaire : le sens et le signifiant transmigrent dans une nouvelle peau par le biais des procédés de l'hétérolinguisme et de l'intertextualité, répondant à la nécessité de Robin de « transformer l'imaginaire d'ici » (Robin, 2019, p. 209), du Québec, et d'« assumer ce silence, cette indécodabilité de ce qu'on a à dire et qui ne peut s'entendre » (Robin, 2019, p. 209). À ce stade, on peut peut-être avoir recours au concept derridien de *destinerrance*³ pour se figurer l'errance de Robin, à savoir une tentative de ne pas atteindre un but temporel préétabli en s'éloignant d'un but spatial préétabli. Une telle tentative s'articule, dans *La Québécoise*, dans la forme de la méditation abductive⁴, du *dilling*⁵ et de la flânerie.

² On considère que la définition d'hétérolinguisme telle qu'élaborée par Myriam Suchet saisit les spécificités du plurilinguisme affiché dans les pages de *La Québécoise* : il s'agit notamment du processus de construction d'une langue comme « autre », dans un continuum d'étrangeté, où « deux seuils fondamentaux se distinguent : le seuil de lisibilité et le seuil de visibilité. À l'altérité relative d'une langue simplement balisée par l'italique s'oppose l'étrangeté radicale d'un idiome dont on ignore jusqu'à l'alphabet » (Suchet, 2014, p. 76–79).

³ Le concept de *destinerrance* « names a fatal possibility of erring by not reaching a predefined temporal goal in terms of wandering away from a predefined spatial goal » (Miller, 2006, p. 893).

⁴ Chez Robin, c'est l'image qui devient le moteur d'un mécanisme cognitif puissant : le *mu-vement*, processus inférentiel, rêverie diurne, attitude méditative, où « ce qui survient iconiquement possède une puissance tout aussi grande que le raisonnement le plus complexe » (Huys, 2017, p. 158). La démarche de Robin se situe donc dans l'abduction, qui, au niveau rhétorique, structure le récit dans la forme d'une prétérition : elle dit ne pas trouver d'ordre, alors que c'est précisément dans sa quête qu'un sens et un ordre se déploient.

⁵ Dans *La Québécoise*, Robin (2019) expose le mécanisme du *dilling*, ou « saut » : c'est là « une méthode très remarquable de se servir d'associations comme un moyen de méditation. Ce n'est pas tout à fait le "libre jeu des associations" bien connu de la psychanalyse, c'est plutôt la manière de passer d'une association à une autre association déterminée d'après certaines règles qui sont toutefois suffisamment lâches » (p. 43–44).

La pluralité de scénarios qui en ressort est mise en place, au niveau narratif, par les figures de la syllepse temporelle et de la métalepse ; au niveau linguistique, par un usage particulier du mode conditionnel, exprimant « une potentialité qu'il ne faut surtout pas actualiser » (Robin, 1993, p. 224). Ces dispositifs témoignent de l'intérêt de Robin à l'égard de ce qui constitue « un trouble de la frontière entre fiction et réel, un trouble de l'identité, une perte de la limite, de la butée, une panne de symbolique » (Robin, 1997a, p. 16–17).

Ce processus de « fictionnalis[ation de] l'étrangeté », nécessaire « avant qu'elle ne devienne familière » (Delbart, 2005, p. 204), donne lieu à un discours fragmenté qui constitue le moyen d'une « négation de “ce qui est” » (Heyndels, 1985, p. 10), c'est-à-dire une perte d'identité due à un changement de langue. Cette perte d'identité étant « compensée par l'acquisition d'une personnalité multiforme », l'hétéroglossie de Robin « ne touche pas le code linguistique comme tel mais le sujet/objet d'une identité éclatée » (Gauvin, 2000, p. 186). Voilà pourquoi le résultat visuel de cette mise en place prend la forme d'un collage, forme qui permet à Robin d'explorer des tendances différentes à l'intérieur du continuum allant de l'intersémiotique à l'interlinguistique.

Mais le roman suggère aussi, de façon plus inquiétante, le destin qui l'attend : « Mémoire fêlée/Mémoire fendue . . . Il n'y aura pas de récit » (Robin, 2019, p. 88), « Savent rien . . . Savent tout juste que Lénine vient après Saint-Louis » (Robin, 2019, p. 38). Faisant référence au contenu inscrit dans la mémoire et susceptible d'être effacé chez le lecteur contemporain, l'auteure aborde ici la question du processus de transformation de la mémoire collective, ce qui constitue l'essence même du roman. Ainsi, si au premier abord on pouvait se demander si le style seul détermine la recevabilité du roman, on ne peut ignorer le contenu politique du message adressé au lecteur. La réponse est donc à rechercher dans la place de *La Québécoite* dans le champ littéraire et dans le positionnement de l'écrivaine dans ce contexte.

Le débat sur les écritures migrantes

Le style de l'ouvrage *La Québécoite* en est un qui « forc[e] les portes de l'institution littéraire dans [sa] recherche d'un renouvellement des formes de l'écriture, des structures narratives, des questionnements existentiels, de l'imaginaire social de la société québécoise » (Robin, 1999, p. 28), comme c'était le cas pour bien des écrivains « néo-québécois » (Robin, 1999, p. 28). Écrit par une écrivaine ayant des origines étrangères, le roman *La Québécoite* a été classé au Québec dans la case des « écriture migrantes », formule qui a été au cœur de la réception

des écrivains immigrés au Québec, surtout dans la période allant de 1985 à 1999 (Nepveu, 2002, p. 40).

Dans son article *L'écriture d'une allophone d'origine française*, Robin (1999) analyse la distinction entre « les gens “de souche” et les autres, les “Néos” » (p. 26) que l'on opère au sein de l'institution littéraire québécoise ; l'écrivaine affirme que les appellatifs de « littérature néo-québécoise » ou de « romanciers, poètes ou dramaturges immigrés » sont les étiquettes d'une « littérature [qui] ne vit pas en marge de l'institution littéraire, mais [dont] la désignation de “néo-québécois” constitue un marquage et est l'indice d'un problème » (Robin, 1999, p. 26).

Robin attire donc l'attention sur une confusion, un amalgame grossier et impropre que l'on met en place envers les écritures migrantes. À ce sujet, pendant un séminaire qui s'est déroulé en 1999 à Venise⁶, Robin a attiré l'attention sur la dimension politique et institutionnelle du débat entourant la formule « écritures migrantes », en faisant remarquer la « résistance importante de l'élite hexagonale française à l'égard de toute hétérogénéité linguistique et du métissage culturel ou littéraire » (Nepveu, 2002, p. 41), qui expliquerait « la difficulté pour une littérature excentrique comme celle du Québec d'obtenir en France une reconnaissance autre qu'exotique » (Nepveu, 2002, p. 41). Mais il semblerait que le Québec aussi présente une résistance à l'hétérogénéité, « analogue à celle qui se manifeste en France, malgré des différences historiques et socioculturelles évidentes » (Nepveu, 2002, p. 41). Ce que Robin a toujours dénoncé dans l'institution littéraire québécoise relèverait alors, selon les mots de Nepveu (2002), relatant les contributions du séminaire, d'une

stratégie retorse et perverse qui consiste en un accueil essentiellement instrumental de la différence, l'écrivain migrant n'étant appelé à signifier l'ouverture et le décentrement de la littérature québécoise que pour mieux conforter celle-ci dans sa position nationale hégémonique et dans son aspiration à l'universel. (p. 41)

Les critiques de Robin (1999) à propos du regroupement maladroit que l'on opère envers les différentes écritures migrantes au Québec prennent davantage d'envergure lorsque l'écrivaine se demande « Comment définir la nationalité d'un auteur? » (p. 31) et qu'elle souhaite « qu'un jour écrivains “néo” et écrivains “de souche” se rejoignent sans distinction d'origine. Rien que des écrivains, rien que de l'écriture. . . . On se prend à rêver sur le dépassement des frontières et des appellations » (Robin, 1999, p. 28). Quinze ans après la publication de son roman *La Québécoise*, Robin (1999) affirme qu'elle « trouve ce livre d'une étonnante actualité, un peu comme s'il avait été écrit l'an dernier. . . . Au niveau des analyses,

⁶ Dont les actes ont été publiés par Anne De Vaucher-Gravili (2001).

des rapports interculturels, du mal-être des fameux “ethniques”, rien, ou pas grand-chose, n’a bougé» (p. 34). Car si l’on risque bien que ces différences, ces signes deviennent familiers, on découvre avec le temps que l’on ne peut jamais se les approprier — « On ne devient pas Québécois » (Robin, 2019, p. 54) — en raison d’une « essentialisation, une substantialisation des cultures des langues et des écritures, que ce soit par le biais du nationalisme ou par le biais de la “propriété culturelle” » (Robin, 2019, p. 218). La solution à cette essentialisation est à chercher au niveau de l’écriture : « l’écrivain [étant] un voleur » (Robin, 2019, p. 221), il nous invite à « tout dévoyer, tout nous approprier et nous désapproprier » (Robin, 2019, p. 221), car le « *politically correct* . . . équiva[u]t à la mort de la littérature » (Robin, 2019, p. 222), et littérature et vie « réelle » sont liées à double fil.

La réception de *La Québécoite* en milieu international

Les facteurs stylistiques et politiques de l’ouvrage et du contexte d’apparition ont contribué, dans un premier temps, à limiter la réception de *La Québécoite* chez le public québécois. On remarque toutefois qu’une situation similaire se produit parallèlement au niveau international, où une seule traduction a été réalisée avec, d’ailleurs, Montréal comme le lieu d’édition du texte de départ et du texte d’arrivée⁷. On serait donc amené à parler d’une initiale « non-réception » en dehors des frontières québécoises, comme le souligne Sherry Simon :

ce style spontané et fragmentaire où se rencontrent Bakhtine, Perec, Freud et Benjamin (est-ce le style qui explique la « non-réception » du roman, paru en 1983 ? . . . *La Québécoite*, c’est aussi cela : l’apparition précoce du style post-moderne dans le domaine francophone). (Simon, 2007, p. 98)

En commentant le manque général de consécration qui a caractérisé l’œuvre de l’auteure et en l’accompagnant d’une tentative d’explication de ce phénomène, Simon reconnaît le mérite d’une écrivaine dont le capital linguistico-littéraire et symbolique (le capital de la langue et de la culture françaises) est en soi décentré, Robin ayant choisi Montréal – lieu où le capital linguistique et culturel est différent du capital de la Métropole — comme ville d’élection. C’est là une étape importante dans le parcours du roman et de l’auteure, qui de plus se voit « consacrée » par les mots d’une personnalité notable comme celle de Simon, dont le « capital spécifique, c’est-à-dire [sa] puissance de consécration » (Casa-

⁷ Le roman a été traduit en anglais en 1997 par Phyllis Aronoff, avec le titre *The Wanderer*.

nova, 2002. p. 19) en tant que médiatrice, est très élevé. À cela, s'ajoute le remerciement au début du livre *Le Trafic des langues* (1994) — où Simon rappelle que l'auteure, « avec rigueur et passion, a enrichi la question “des langues” de toutes ses dimensions historique, affective et éthique » (Robin, 1994, p. 12–13) —, ainsi que d'autres écrits analysant les œuvres de l'écrivaine⁸.

En effet, on assiste aujourd'hui à une phase de redécouverte du travail de Robin : commentant la réception du roman, Simon la qualifie au début de « coite » et aujourd'hui de retentissante : « Au silence qui a accueilli le roman a sa parution, il s'est presque substitué aujourd'hui une clameur » (Simon, 2007. p. 99).

La réception de Robin en Italie

Plus réduite est la situation en contexte italien : pour ce qui est du milieu littéraire et académique, on constate que les écrits de Régine Robin ont été négligés, à l'exception des analyses d'Anne De Vaucher-Gravili (2012) et de la publication de deux textes tirés de l'essai de Robin *La mémoire saturée* (2003) soulignant l'appartenance de l'écrivaine à la communauté juive.

Le premier de ces textes prend la forme d'une traduction partielle de l'essai de Robin. Réalisée par Carlo Saletti et Lanfranco Di Genio, la version est publiée sous le titre *I fantasmi della storia. Il passato europeo e le trappole della memoria* (2003/2005) par la maison d'édition Ombre corte, éditeur donant de l'espace à des écrits de type sociologique et historique, souvent politiquement engagés ; notamment, *I fantasmi della storia* fait partie de la collection *Documenta*, où l'on retrouve des ouvrages consacrés aux totalitarismes du xx^e siècle.

L'ouvrage a été commenté par l'historien Matteo Sanfilippo :

I fantasmi della storia permette al pubblico italiano, specialisti compresi, di venire a conoscenza di uno dei più importanti pensatori a cavallo tra storia, letteratura e sociologia. . . . L'urgenza di presentare Robin in italiano il prima possibile avrà probabilmente ricadute positive⁹. (Sanfilippo, 2006, paragr. 10)

⁸ On retiendra l'exemple de l'article de Simon *Hybridités Culturelles, hybridités textuelles* (1998).

⁹ « *I fantasmi della storia* permet au public italien, spécialistes inclus, de connaître l'un des plus importants penseurs à la croisée d'histoire, littérature et sociologie. . . . L'urgence d'introduire Robin en italien le plus tôt possible aura sans doute des retombées positives » ; je traduis cette citation, ainsi que les suivantes.

La mise en question des symboles publics du passé tels les statues ou les monuments historiques, mise en place par Robin dans cet ouvrage, est donc accueillie favorablement par certains, alors qu'elle est interprétée comme une critique à la société par d'autres — notamment, dans le compte rendu de *I fantasmi della storia* écrit par Raffaella Di Castro (2006, p. 246–251). Un autre point de conflit entre les deux commentaires concerne l'influence de la psychanalyse sur les réflexions sur la mémoire : si pour Sanfilippo l'ouvrage de Robin «contribuisce a superare un'impasse — anzi un deficit di lettura — per colpa del quale gli studiosi italiani [non considerano] che la questione della memoria, individuale e sociale, ha anche una dimensione psicoanalitica»¹⁰ (Sanfilippo, 2006, paragr. 10), selon Di Castro (2006) «Robin ha delle riserve anche nei confronti delle tendenziali derive psicoanalitiche di alcune riflessioni sulla memoria»¹¹ (p. 248).

Si en cela on peut apprécier l'acception de «réception» comme écart (Soulez, 2006, p. 52), il faut observer, toutefois, que la critique converge unanimement sur un point :

I fantasmi della memoria. Il passato europeo e le trappole della memoria è la prima traduzione in italiano di questa originale studiosa, capace di muoversi con disinvoltura e acume su terreni disciplinari diversi, oltre che su più continenti, ma nel nostro paese ancora poco conosciuta nonostante gli importanti riconoscimenti internazionali¹². (Di Castro, 2006, p. 246)

Et les journaux *Il manifesto* et *L'Arena* de conforter ce point de vue (Luciani, 2005 ; Traverso, 2005) : les critiques soulignent le caractère anticonformiste et novateur de la pensée de Robin, tout en aidant à clarifier son positionnement face aux thèmes qu'elle traite.

Le second texte de Robin qui a été tiré de l'essai *La mémoire saturée* a pour titre «Luoghi della memoria, luoghi del lutto : istituzioni e commemorazioni», in *Storia della Shoah : la crisi dell'Europa, lo sterminio degli ebrei e la memoria del xx secolo* (2003/2010). Il s'agit d'un écrit reportant la pensée de l'intellectuelle à propos des la distinction qu'elle opère entre lieux «authentiques» et lieux «artificiels» de la mémoire (Robin, 2003/2010, p. 250) : la spectacularisation des lieux et des monuments, ayant pour fin, à ses yeux, de manipuler les

¹⁰ «contribue à sortir de l'impasse — ou plutôt de la carence de lectures — à cause de laquelle les érudits italiens [n'estiment pas] que la question de la mémoire, individuelle et sociale, a aussi une dimension psychanalytique».

¹¹ «Robin a également des réserves envers les tendanciels dérives psychanalytiques de certaines réflexions sur la mémoire».

¹² «*I fantasmi della memoria. Il passato europeo e le trappole della memoria* est la première traduction en italien de cette érudite originale, capable d'évoluer avec aisance et acuité entre divers champs disciplinaires, ainsi qu'entre plusieurs continents, mais qui reste toujours peu connue dans notre pays, malgré les importants prix internationaux».

émotions des spectateurs, risque de comporter une banalisation des contenus (Robin, 2003/2010, p. 265). Robin s'interroge donc sur la possibilité de commémorer le passé selon des modalités alternatives, authentiques :

L'elaborazione del lutto individuale e collettivo, le pratiche della commemorazione, i musei, la raccolta della parola dei sopravvissuti, tutti questi elementi pongono allo stesso modo il terribile problema della banalizzazione di una parola che è divenuta ufficiale¹³. (Robin, 2003/2010, p. 265)

En conclusion, on voit que les textes traduits et la pensée transférée en contexte italien abordent des sujets qui sont déjà familiers à la société italienne, ce qui nous amène à constater une recevabilité exclusivement testimoniale de Robin dans ce champ intellectuel. Les critères qui ont déterminé son accueil en Italie confortent, en effet, une vision de Robin en tant que témoin de l'héritage juif, avec un accent sur le sujet de l'holocauste : au contraire de ce qui s'est passé au Québec, son rôle d'écrivaine et de pionnière d'une façon spécifique de lire la littérature a été négligé. Il s'agit d'une réception assez limitée de l'auteure, qui expliquerait aussi le manque d'intérêt à son égard. C'est ainsi que le jugement concernant son roman est également limité à la valeur testimoniale de l'expérience d'une femme immigrée au Québec : le roman *La Québécoise* est brièvement mentionné dans l'analyse de Sanfilippo (2006) comme « un romanzo sull'identità quebecchese e sul ruolo e le possibilità della donna immigrata in quel contesto »¹⁴ (paragr. 2), en oubliant l'écrivaine qui a fait apparaître précocement le « style postmoderne dans le domaine francophone » (Simon, 2007, p. 98).

Conclusion

La grande quantité de références parsemées dans *La Québécoise* crée ainsi des conditions de lisibilité auxquelles il est impossible de satisfaire, et le bon nombre de tensions entre l'auteure et la critique ont fait de sorte que l'œuvre *La Québécoise* ait connu, en un premier temps, un « échec » de réception avant la « réussite » d'aujourd'hui. L'auteure s'interrogeant sur le positionnement du sujet dans l'énonciation, l'errance dont le texte relate, regardée à travers le prisme

¹³ « Le travail de deuil individuel et collectif, les pratiques de commémoration, les musées, le recueil de la parole des survivants, tous ces éléments posent de la même manière le terrible problème de la banalisation d'une parole devenue officielle ».

¹⁴ « un roman sur l'identité québécoise et sur le rôle et les possibilités de la femme immigrée dans ce contexte ».

de la notion derridienne de *destinerrance*, apparaît comme une tentative de ne pas atteindre un but temporel préétabli en s'éloignant d'un but spatial préétabli. Ainsi, que ce soit dans le forme de la méditation abductive, du *dilling* ou de la flânerie, sa tentative de communication en est une qui ne peut qu'échouer, car le texte inachevé de *La Québécoise* résulte d'un procès de traduction mis en place par une exilée. C'est pour cela que la réception de Robin au niveau international s'inscrit dans les débats couvrant les dimensions centrales et périphériques des systèmes culturels ; en revanche, en Italie, on ne peut pas dire que la prévision de la critique préconisant des conséquences positives issues de l'introduction de Robin en milieu italien (Sanfilippo, 2006, paragr. 10) se soit réalisée. De plus, une recevabilité de l'écrivaine en Italie impliquerait une confrontation avec la question de la traduction (mieux encore, de la traduisibilité) du roman *La Québécoise*, et des dispositifs de l'hétérolinguisme et de l'intertextualité qui le caractérisent.

Bibliographie

- Casanova, P. (2002). Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 144, 7–20.
- Delbart, A.-R. (2005). *Les exilés du langage. Un siècle d'écrivains français venus d'ailleurs*. Presses universitaires de Limoges et du Limousin.
- Désy, C., Fauvelle, V., Fridman, V., & Maltais, P. (Dir.). (2007). *Une œuvre indisciplinaire. Mémoire, texte et identité chez Régine Robin*. Presses de l'Université Laval.
- De Vaucher-Gravili, A. (Dir.). (2001). *D'autres rêves : Les écritures migrantes au Québec. Actes du Séminaire international du CISQ à Venise (15–16 octobre 1999)*. Supernova.
- De Vaucher-Gravili, A. (2012). Les écritures migrantes au Québec. Régine Robin et Abba Farhoud. *Publiforum*, 17. <https://www.publiforum.farum.it/index.php/publiforum/article/view/401/661>
- Di Castro, R. (2006). Review of "I fantasmi della storia. Il passato europeo e le trappole della memoria, by R. Robin, C. Saletti, L. Di Genio". *La Rassegna Mensile Di Israel*, 72, 246–251.
- Frédéric, M. (1991). L'écriture mutante dans la Québécoise de Régine Robin. *Voix et Images*, 16(3), 493–502.
- Gauvin, L. (2000). *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*. Boréal.
- Goldman, N. (2007). Régine Robin et l'écriture de l'histoire. In C. Désy, V. Fauvelle, V. Fridman, & P. Maltais (Dir.), *Une œuvre indisciplinaire* (p. 35–44). Presses de l'Université Laval.
- Heyndels, R. (1985). *La pensée fragmentée*. Mardaga.
- Hillis Miller, J. (2006). Derrida's *Destinerrance*. *MLN*, 121(4), 893–910.
- Huys, V. (2017). *Le musément : le raisonnement par le rêve. Écritures*, 9, 153–164.
- Lamontagne, A. (2004). *Le roman québécois contemporain : les voix sous les mots*. Fides.
- Luciani, E. (2005, novembre). Fare i conti col passato. *L'Arena*. <http://www.ombrecorte.it/>
- Nepveu, P. (2002). Les écritures migrantes à l'âge de la critique. Compte rendu de « D'autres rêves. Les écritures migrantes au Québec ». *Spirale*, 186, 40–41.
- Papillon, J. (2014). *Qui pourra dire « nous » ? : Régine Robin et l'« autre » identité québécoise*. *Voix et Images*, 39(3), 71–82.

- Robin, R. (1983). *La Québécoise*. Québec/Amérique.
- Robin, R. (1993). *La Québécoise*. XYZ.
- Robin, R. (1997a). *Le Golem de l'écriture. De l'autofiction au Cybersoi*. XYZ.
- Robin, R. (1997b). *The Wanderer* (Ph. Aronoff, Trad.). Alter Ego. (Texte original publié 1997)
- Robin, R. (1999). L'écriture d'une allophone d'origine française. *Tangence*, 59, 26–37.
- Robin, R. (2003). *La mémoire saturée*. Stock.
- Robin, R. (2005). *I fantasmi della storia. Il passato europeo e le trappole della memoria* (C. Saletti & L. Di Genio, Trad.). Ombre Corte. (Texte original publié 2003)
- Robin, R. (2008). Doubles et clones dans mes œuvres de fiction. In C. Burgelin, I. Grell, & R.-Y. Roche (Dir.), *Autofiction(s)* (p. 83–94). Presses universitaires de Lyon.
- Robin, R. (2010). Luoghi della memoria, luoghi del lutto: istituzioni e commemorazioni. In M. Cattaruzza, M. Flores, S. Levis Sullam, & E. Traverso (Dir.), *Storia della Shoah: La crisi dell'Europa, lo sterminio degli ebrei e la memoria del xx secolo* (p. 249–278). UTET. (Texte original publié 2003)
- Robin, R. (2011). *Nous autres, les autres. Difficile pluralisme*. Boréal.
- Robin, R. (2019). *La Québécoise*. Bibliothèque Québécoise.
- Sanfilippo, M. (2006). *I fantasmi della storia. Il passato europeo e le trappole della memoria di Régine Robin* (C. Saletti & L. Di Genio, Trad.). *Iperstoria. Testi Letterature Linguaggi*. <https://iperstoria.it/articolo/view/783/796>
- Simon, Sh. (1994). *Le Trafic des langues : traduction et culture dans la littérature québécoise*. Boréal.
- Simon, Sh. (1998). *Hybridités culturelles, hybridités textuelles*. In F. Laplantine, J. Lévy, J.-B. Martin, & A. Nouss (Dir.), *Récit et connaissance* (p. 233–243). Presses universitaires de Lyon.
- Simon, Sh. (2007). La ville et ses langues. In C. Désy, V. Fauvelle, V. Fridman, & P. Maltais (Dir.), *Une œuvre indisciplinaire* (p. 97–108). Presses de l'Université Laval.
- Suchet, M. (2014). *L'imaginaire hétérolingue. Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues*. Classiques Garnier.
- Traverso, E. (2005, novembre). Epicentro del passato ferito. *Il manifesto*. <http://www.ombrecorte.it/>

Notice bio-bibliographique

Alice Segafreddo, après une Licence en Langues et Littératures étrangères (2020), obtient en 2023 son Master en Littératures modernes, comparées et postcoloniales en double diplôme entre l'Université de Bologne et l'Université Paris Nanterre, avec le mémoire *Hétérolinguisme et intertextualité à l'épreuve de la traduction inachevée : une proposition de traduction de « La Québécoise » de Régine Robin*. Actuellement doctorante en Études Romanes (Italien) à l'Université Paris Nanterre, ses secteurs d'intérêt sont la traduction et le plurilinguisme dans les littératures italienne e francophone, l'analyse et la traduction du discours politique et des dispositifs d'*ethos* et d'intertextualité.

alice.segafreddo@parisnanterre.fr
alice.segafreddo@studio.unibo.it